

Allocution Mathieu Menghini

Festival Flamenco Nomada de Genève / 10.5.2025

Bonsoir à toutes et tous,

Et merci, Marina, de cette invitation à prendre la parole.

Au terme de ce festival – dont je salue et félicite les organisateur·ice·s, je souhaitais partager quelques réflexions sur ce dont la culture *flamenca* me paraît le symbole.

Plus qu'une culture d'ailleurs, elle est une forme de philosophie, « une autre vision du monde, un grand sentiment tout autre » comme l'assurait l'écrivain Tomás Borrás.

Un « grand sentiment » dont je voudrais retenir trois aspects :

Premier aspect : le flamenco exprime une forme de pied-de-nez face à l'uniformisation culturelle dont la globalisation néolibérale est porteuse.

Le flamenco incarne une tout autre internationalisation, un métissage subtil, souterrain, clandestin parfois.

Il croise – nous apprennent les exégètes – des influences arabes – en provenance de Bagdad ou de l’Iran du VII^e siècle de notre ère, des influences indiennes septentrionales, rajasthanaises portées par les Gitans et, bien entendu des influences andalouses.

Musiciens ambulants, les Gitans ont la réputation d’interpréter la musique locale la plus prisée par leurs clients *payos* avec les instruments à la mode de chaque région traversée : la flûte de pan en Roumanie, la harpe en France, le tambour et la guitare en Espagne.

Le flamenco est ainsi le fruit d’une fabuleuse capacité d’*inutrition* comme disaient les poètes de la Pléiade.

À toute musique nouvelle – qu’il s’agisse des chants du labeur andalous, du jazz, du rock ou du rap – les Gitans ajoutent leur propre modalité interprétative, leur propre timbre.

En somme, le flamenco illustre – de vivante façon – ce dialogue interculturel prôné par les poètes et militants du courant de la négritude, ce grand banquet

du *donner* et du *recevoir*.
De la réciprocité.

Mais le flamenco des origines incarne aussi, d'après nous,
une deuxième manière d'être à la vie.

A notre monde atomisé qui tend à chosifier
les êtres humains et leurs relations,
à ce monde de la division du travail
et de la spécialisation professionnelle,
qui réserve à nombre d'entre nous un cercle exclusif d'activités,
qui opère – tôt dans la vie des individus – un départ
entre celles et ceux qui peuvent jouer et jouir des mots,
des sons et des images et celles et ceux qui ne le peuvent,
le flamenco oppose une forme de polytechnie.

En effet, cet art – qui croise le chant, la guitare et la danse
en des harmonies et des contrepoints particulièrement
sophistiqués – cet art n'était pas initialement porté par des
spécialistes
ou des professionnels ; il l'était par des forgerons provenant
de quartiers mal famés, par des bouchers, des négociants en bétail
et autres tondeurs d'âne ou de moutons.

Mais venons-en à présent à notre troisième et dernier aspect.

Le flamenco ne saurait être tenu pour un simple loisir,
un divertissement ou un colifichet d'existants sans souffle.

Le flamenco est, au contraire, arrimé à la vie.

Il s'est d'abord épanoui dans l'intimité familiale,
dans les bas-fonds.

Ce n'est que tardivement – dans le second XIX^e siècle –
qu'il investit les tavernes, les cafés puis des salles spécifiques.

Le flamenco n'est pas fait pour plaire,
pour chatouiller agréablement l'oreille,
mais pour « blesser », selon l'expression consacrée.

Il participe plus de la plaie vive que de la manifestation esthétique.

Notre humanité – relevait le philosophe Georges Bataille –
Ne s'affirma jamais plus nettement que dans la dépense et dans
l'énergie ; elle tient de la consommation bien plus que
de la consommation.

Et de fait, l'esprit flamenco est caractérisé par le mépris très gitan pour l'épargne, par le culte de la prodigalité, de la générosité absolue. Par le culte de la fête et de l'instant.

Au vrai, le flamenco ne craint rien tant que la routine et la médiocrité.

Il promet les cimes de l'extase par son *duende*, cette transe qui saisit parfois – en de rares occurrences – les interprètes comme l'assistance. Un envoûtement intime qui naît de cette percussion des talons qui donne à la danse *flamenca* des allures de course sédentaire ; un envoûtement qui naît de la percussion des paumes tantôt sonore, tantôt étouffée, de l'envol des mains des danseuses, mains cabrées et vives comme des *oiseaux rebelles* ; un envoûtement qui naît, enfin, de la corde pincée des guitares, de l'écorchure des voix rauques et brisées.

Dans cette prison de plein air que semble devenir parfois notre monde, le flamenco est cet art populaire incandescent, paroxystique qui dit *non* et toujours crie la liberté.

Nous aimerions, pour conclure, emprunter les mots que le jeune Marx réservait à un tout autre sujet.

Le flamenco, pour conclure, « est tout à la fois l'expression de la misère réelle et la *protestation* contre la misère réelle, (...) il est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu (...) le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur (...). »

El alma de un mundo sin corazón.

Je vous remercie de votre attention.